Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 63 (1927)

Heft: 2

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXIIIe ANNÉE
No 2.

22 JANVIER
1927

L'ÉDUCATEUR

DIEU HUMANITÉ PATRIE

SOMMAIRE : MARCEL CHANTRENS : *A propos de discipline.* — ALBERT CHESSEX : *L'Annuaire de 1926.* — PARTIE PRATIQUE : HENRI JEANRENAUD : *Pour le centenaire de Pestalozzi.* — ULYSSE BRIOD : *Pestalozzi.* — PAUL ROUSSEIL : *Notre pain quotidien : II. Chez le boulanger.* — TH. MŒCKLI : *A propos du centenaire de Pestalozzi.* — JEANNE DE BELLERIVE : LA PETITE ECOLE : *Amour et fleurs de papier.* — *Avis.*

A PROPOS DE DISCIPLINE

Avez-vous lu Mme Boschetti ? Avez-vous épelé, comme moi, dans l'*Educateur* du 27 novembre dernier, son article sur « la discipline dans la liberté » ? Ah ! l'admirable page ! Je n'en sais pas de plus belle, sur ce chapitre, ni de plus touchante. Mme Boschetti doit être mieux encore qu'une remarquable maîtresse d'école : une femme de cœur. Et une femme de courage, par surcroît. Il faut en effet n'avoir pas froid aux yeux pour oser soutenir, comme elle fait avec une imperturbable sérénité, que l'instituteur qui contraint ses élèves à demeurer « tranquilles comme des automates et muets comme des carpes », *commet un délit*, parce qu'il les induit « à dissimuler, à feindre et à mentir ». *Brava, Signora Boschetti, bravissima!*

Sans doute y a-t-il quelque exagération et une pointe d'injustice à ranger tous les maîtres à poigne parmi les apôtres du jésuitisme. Il en est certainement dont l'autoritarisme n'a jamais porté les fruits amers de la duplicité, de l'hypocrisie ou de la dissimulation. On peut avoir la main ferme et paternelle tout à la fois. Il est telle manière d'être sévère dont les enfants sentent confusément ce qu'elle cèle d'amour d'eux-mêmes et qui n'exclut pas toujours le libre épanouissement de leur personnalité. Mais je crois que c'est là un jeu extrêmement dangereux, auquel il n'est pas donné à chacun de se livrer avec succès, et qui finit au contraire, le plus souvent, de la façon détestable que Mme Boschetti signale avec si peu de ménagements.

Car le propre de l'enfant, c'est d'être agité, bavard, joyeux, espiègle et parfaitement déraisonnable, au sens, du moins, que les gens graves attribuent à ce terme. Un marmouset de dix ans,

ça vous a du vif-argent plein les veines, et ça se soucie d'être sérieux comme vous et moi de passer pour des saints. Bouger lui est une nécessité de tous les instants qu'il ne dort pas, et il ne sait ce que se taire veut dire. Livré à lui-même, il est bien rare qu'il se complaise longtemps dans l'immobilité et le mutisme. Dès lors, de jeunes écoliers tranquilles comme des images ne peuvent l'être à ce point que contraints par la force, à moins que leur cas ne relève de la pathologie... Or la nature ne se laisse jamais faire définitivement violence ; tôt ou tard, ouvertement ou par ruse, elle rentre infailliblement dans ses droits. Ainsi, vous avez réussi ce tour de force, quatre heures durant, d'imposer silence à votre classe terrorisée : mais voyez un peu comment se comportent vos « petits anges », passé la porte de leur prison ! Vous croyez à l'effet durable de vos menaces et de votre grosse voix : mais ne remarquez-vous donc pas ce fripon de Pierre qui s'aplatit sur sa table pour jacasser à votre insu, ou ce polisson de Jacques qui se glisse sous son banc pour pincer le mollet de son voisin, ou ce garnement de Jean qui, tout en vous considérant de l'air le plus innocent du monde, projette au plafond, d'un imperceptible coup de pouce, une boulette de papier mâché ! Vous avez pris l'un d'eux en flagrant délit : mais il va sans doute nier sa faute, par crainte de la rigueur de votre répression ! Et voilà comment on apprend « à dissimuler, à feindre et à mentir... »

Je sais, je sais... On objecte la discipline, la traditionnelle et sacro-sainte discipline, et qu'une salle d'école n'est pas une place publique, et que les enfants sont de petits vauriens qui ne rêvent que rires et farces, et que si on les laissait faire à leur guise ce serait une belle pétaudière !

Mais d'abord, qu'est-ce que la discipline ? Ce terme n'a, au fond, de sens précis qu'à la caserne, où il signifie l'obéissance passive, formelle, absolue, sans discussion, à tout ordre, quel qu'il soit, d'un chef à ses subordonnés. La rigidité de cette conception est justifiée par les nécessités de la guerre, qui imposent la soumission de toutes les volontés à la volonté d'un seul. Mais autre chose est la caserne, autre chose l'école. Là, les caractères ont déjà reçu leur trempe, et leur effacement momentané ne les modifie guère essentiellement. Ici, ils sont au contraire en voie de formation et profondément sensibles aux influences extérieures. Celle du maître peut être particulièrement agissante. Mais, pour qu'il puisse l'exercer à bon escient, encore faut-il qu'il sache exactement

à quelles personnalités en herbe il a affaire. Comment parviendrait-il mieux à cette connaissance qu'en laissant ses élèves plus ou moins libres de manifester leur moi particulier ? A pousser les choses jusqu'aux confins du paradoxe, on pourrait même soutenir que le règlement de discipline scolaire idéal ne devrait contenir qu'un seul et unique article ainsi conçu : « Fais ce que veux, » tout comme à Thélème... On arriverait ainsi à découvrir, à coup sûr, pour les amender, les natures réellement dévoyées. A ce titre, et sans aller aussi loin dans la pratique, bien entendu, j'estime qu'il est de bonne tactique pédagogique de donner à nos enfants une certaine indépendance de mouvement. En particulier, je crois qu'on aurait tort de taxer d'indiscipline leurs discussions et leurs déplacements utiles, leurs approbations intempestives, leurs commentaires animés, leurs joies prolongées, ou même encore leurs brèves et innocentes malices. Qu'on ne puisse supporter constamment semblables licences, j'en tombe volontiers d'accord : on n'a pas toujours autant de patience que d'indulgence... Mais que ce soient là cas pendables, je n'en saurais convenir.

J'en conviens d'autant moins que c'est une erreur, à mon avis, de croire que cette liberté, par l'abus qu'en feraient les enfants, conduise à l'anarchie. Ils ne font mauvais usage d'un droit que dans la mesure où ils n'ont pas été accoutumés à en jouir. Ainsi, un maître ordinairement sévère, qui s'aviserait tout à coup de leur lâcher la bride, courrait certainement le risque de les voir se livrer à des écarts de toute sorte, comme en feraient des prisonniers brusquement élargis... Mais l'expérience me prouve chaque jour que ce danger n'est pas à redouter quand on les habitue dès le début à un régime de large tolérance Car les enfants ne sont nullement aussi « intempérants, dissimulés et menteurs » que La Bruyère l'affirmait en son temps. Je m'inscris à tout le moins en faux, et de toutes mes forces, contre cette dernière accusation : ils ne mentent et ne dissimulent, la plupart du temps, que par crainte des punitions et par besoin naturel de « tourner » une défense inconsidérée, ainsi que je l'ai montré plus haut. Qu'ils soient intempérants, je le concède ; mais ils ne le sont point tant qu'on en doive désespérer ou qu'on ne puisse endiguer cet excès de sève pour le faire servir à des fins utiles.

Et que ce défaut inhérent à leur jeunesse les rende un peu diables, à nos yeux de gens rassis et pondérés, c'est non moins certain. Mais bah ! ils ont bien le temps d'être sages...

M. CHANTRENS.

L'ANNUAIRE DE 1926. [1]

L'*Annuaire de l'Instruction publique en Suisse*, dirigé par M. Jules Savary, est une manifestation capitale de la vie et de la pensée romandes. Il manquerait quelque chose à notre activité intellectuelle, si chaque hiver ne nous apportait, sous la couverture bleu tendre de l'*Annuaire*, de substantielles nourritures.

C'est de la *Religion de Pestalozzi* que nous entretient le directeur de l'*Annuaire* (p. 7-17). M. Savary fait observer qu'en français nous ne possédons presque rien sur ce sujet : « Il est donc à craindre, dit-il, qu'en Suisse romande et en France l'on ne distingue pas d'une façon suffisante la source profonde où notre grand compatriote a puisé quelques-unes de ses meilleures inspirations. »

En religion, comme en pédagogie, le fondateur de l'école moderne a été un précurseur, et c'est à juste titre que l'on peut parler de l'« actualité de Pestalozzi » dans le domaine religieux. En un temps de piété intellectualiste, il a fait passer le cœur avant la raison. A une époque de formalisme, il a mis en relief les rapports étroits de la morale et de la religion. Pour lui, la conscience est le plus court chemin qui conduit l'homme à Dieu ; pour lui, la piété est vaine, qui ne se traduit pas dans la vie de tous les jours : « La religion, écrit-il, n'est pas autre chose que l'étincelle divine qui brûle en moi, pour m'amener à me juger moi-même, à me condamner et à m'affranchir. »

« Alors que les Eglises réformées, dit M. Savary, se figeaient en un dogmatisme étroit, exigeant de leurs adhérents la soumission aveugle à une confession de foi plutôt que la libre adhésion du cœur, Pestalozzi voyait dans le christianisme une puissance d'affranchissement et de vie. » Aussi les orthodoxes de la stricte observance ont-ils été jusqu'à lui dénier le titre de chrétien ! C'est le cas de Jules Paroz [2]. On saisit là sur le vif l'opposition foncière entre la religion intellectualiste, fondée sur les dogmes et les formules, et la piété vivante d'un Pestalozzi.

L'étude sobre et précise de M. Savary vient à son heure. Elle nous fera mieux comprendre et mieux aimer le héros que nous nous apprêtons à célébrer.

On sait que sous l'impulsion d'hommes tels que Croce, Gentile, Ferretti, Lombardo-Radice, l'école italienne est en plein renouveau.

[1] Payot, Lausanne ; 308 p. in-8°, 6 fr. Pour nos collègues, en souscription à 3 fr., aux Départements cantonaux de l'Instruction publique.

[2] Voir le *Bulletin pédagogique* de Fribourg du 15 janvier 1927.

Dans l'*Esthétique de Benedetto Croce et la pédagogie* (p. 19 à 38), M. Sganzini, professeur à l'Université de Berne, étudie l'une des sources — et à son avis la principale — de cette renaissance. Il est impossible de résumer en quelques lignes la philosophie crocienne. Si nous restons sur le terrain de la pédagogie, nous pourrons noter que Croce et Gentile tendent à concilier « les exigences subjectives individuelles et les exigences objectives universelles », la spontanéité et la tradition, la liberté et la discipline. Dans l'éducation scolaire, disent-ils, c'est l'exigence objective, la tradition, qui doit l'emporter, ce qui, d'après eux, n'infirme nullement les droits de la subjectivité : « Spontanéité, oui, certainement ; mais il n'y a de spontanéité vraie que là où l'individu a forgé son esprit par une longue et dure discipline de travail et de renoncement, consistant dans l'assimilation du contenu de la tradition, au moyen d'un apprentissage auprès de quelqu'un que l'on reconnaît comme maître et que l'on prend comme modèle... Apprendre sérieusement des autres, c'est se faire soi-même ; et le seul chemin pour arriver à se faire soi-même est bien d'aller à l'école de ceux qui dans chaque branche d'activité ont atteint l'excellence ».

C'est en 1918 déjà que M. Julien Fontègne donnait à l'*Annuaire* une première étude sur l'*Orientation professionnelle de la jeunesse.* Devenu chef de service au ministère de l'Instruction publique, il reprend aujourd'hui le même sujet (p. 39 à 118). En 1918, l'orientation professionnelle faisait ses premiers pas. Dans l'*Annuaire* de 1926, M. Fontègne nous expose, à côté de ce qui reste à faire, ce qui a été réalisé. Une analyse complète de son travail déborderait le cadre de cet article. Bornons notre ambition à parler de ce qui touche à l'école.

M. Fontègne ne croit pas que l'école doive assumer toute l'orientation professionnelle. C'est le bon sens même. Mais elle peut y collaborer : « De même que le médecin seul, le psychologue seul, le technicien seul, le préposé au placement seul ne peuvent mener à bien l'orientation professionnelle de l'enfant, de même l'école primaire seule ne peut et ne doit s'en charger. » Au cours de la dernière ou des dernières années de la scolarité, l'école primaire s'efforcera de placer l'enfant dans une sorte d'*ambiance professionnelle*, de créer chez lui une *mentalité professionnelle* et un *idéal professionnel.* On y arrivera par des leçons sur les métiers [1], par des visites d'u-

[1] C'est ce que M. Rousseil a commencé de faire dans l'*Educateur* du 25 décembre dernier. Voir la suite dans le présent numéro.

sines, d'ateliers, de chantiers, de bureaux, d'écoles professionnelles, de musées, d'expositions du travail, et par le travail manuel éducatif.

Loué soit M. Henri Duchosal ! Son article sur la *Société des Nations* (p. 119 à 189), nous apporte une documentation précieuse qui nous faisait défaut. Les publications relatives à la Société des Nations sont trop nombreuses et trop spéciales pour que nous puissions en tirer tout le parti qu'il faudrait. D'autre part, certains articles brefs — celui que Mlle Alice Descœudres a publié dans *l'Educateur* du 15 mai 1926 reste le modèle du genre — sont excellents pour nos élèves, mais constituent pour les maîtres une source insuffisante de renseignements.

En soixante-dix pages, M. Duchosal nous donne toute la documentation nécessaire à un enseignement fructueux. Son étude comprend quatre parties : 1° Constitution et organisation de la Société des Nations ; 2° Œuvre politique, administrative et économique de la S. d. N. ; 3° Son œuvre humanitaire et sociale ; 4° Conclusions.

Puissent ces pages être appréciées et utilisées dans l'enseignement comme elles le méritent ! Puissent-elles servir activement la grande cause de la fraternité !

M. Ad. Ferrière, l'auteur de l'*Ecole active*, consacre son travail à l'*Hygiène dans les écoles nouvelles*. Mais, comme il le dit lui-même : « L'hygiène ! c'est peu et c'est énorme ; on peut dire que c'est tout, car tout le reste découle de la santé de l'esprit. » Avec un savant comme M. Ferrière, qui s'est toujours préoccupé de l'éducation intégrale, la spécialisation exagérée n'est du reste jamais à craindre. Aussi, à propos d'hygiène, est-ce toute la vie — ou presque — des écoles nouvelles qui défile devant nos yeux. Et nous pouvons y puiser beaucoup, tous, tant que nous sommes, et dans tous les domaines.

Le volume se termine par des chroniques cantonales vivantes et variées. Nous y avons trouvé avec plaisir les signatures de deux présidents de la Romande, nos amis Marchand et Duvillard. Quant aux initiales qui terminent la chronique vaudoise, nous croyons y deviner le nom de M. Julien Magnin, qui rédigea notre partie pratique durant plusieurs années et que nos collègues n'ont point oublié.

L'*Annuaire* fait le plus grand honneur à M. Jules Savary. Surmené par un labeur énorme, le distingué directeur de l'*Annuaire* est malade aujourd'hui. Nous faisons tous nos vœux pour sa santé.

ALBERT CHESSEX.

PARTIE PRATIQUE

POUR LE CENTENAIRE DE PESTALOZZI

Il y aurait bien des manières de rappeler le souvenir de Pestalozzi. Tout dépend de l'âge des élèves, de leur milieu, de leurs connaissances historiques, des tableaux, images, que le maître possède, et surtout de la façon dont lui-même conçoit et ressent la personnalité si complexe du grand éducateur. Il ne m'a pas paru utile d'indiquer ces différentes manières de traiter le sujet, — j'ai préféré me restreindre à l'une, comprenant parfaitement par avance qu'il puisse en exister d'autres.

Pour des petits de 7 à 9 ou 10 ans je me borne à un entretien. Donner une biographie, même très simple, m'a paru trop étendu et peu apte à faire revivre la personnalité de Pestalozzi. J'ai préféré prendre un seul tableau : Stans, et essayer de le retracer de la manière la plus concrète possible. C'est une page de vie suffisamment émouvante et caractéristique pour donner une idée exacte de l'homme et de l'œuvre. En fait d'éléments d'éducation morale, Stans en fournit beaucoup. Dans l'âme populaire n'est-ce pas Stans qui subsiste avec le plus de relief ? Enfin, argument d'ordre didactique, les reproductions du tableau de Grob sont assez répandues. Elles constitueraient un point de départ captivant [1].

Pour des enfants plus âgés, 10 à 13 ans, qui n'ont pas encore des données historiques suffisantes pour placer les faits dans leur cadre exact, je propose une biographie composée de tableaux : Pestalozzi enfant — Neuhof — Stans — Yverdon, reliés entre eux par quelques renseignements très sommaires, en éliminant le plus possible les faits secondaires pour donner plus d'importance aux moments les plus évocateurs.

Pestalozzi enfant : pour montrer le milieu — la vaillance d'une mère — une famille chrétienne — premier contact d'une âme d'enfant avec la misère.

Neuhof : l'idée de Pestalozzi — son énergie en face de l'adversité.

Stans : l'ami des orphelins — son affection paternelle — première idée de son école.

Yverdon : ce qu'il a découvert, ce que nos écoles lui doivent.

A s'en tenir à ces faits seuls, la matière est déjà considérable. Je renonce totalement à parler de l'écrivain. Cet aspect du sujet est au-dessus de la compréhension d'enfants. L'activité politique est aussi trop complexe pour qui ne connait pas la Révolution et les idées qu'elle propageait.

H. JEANRENAUD.

PESTALOZZI

Nous avons le plaisir de publier ici le travail de concours de M. Ulysse Briod, qui a rédigé durant plusieurs années la *Partie pratique* de notre journal. M. Briod a tenu à nous apporter sa contribution : nous lui en exprimons notre très vive gratitude. (*Réd.*)

[1] L'*Educateur* publiera dans son numéro du 5 février cette causerie sur Pestalozzi à Stans.

L'inscription due à Augustin Keller [1], qui se lit sur la façade de la maison d'école de Birr [2], résume admirablement la vie tourmentée de l'un des plus grands de nos éducateurs ; la voici :

Ici repose
Henri PESTALOZZI
Né à Zurich le 12 janvier 1746. — Mort à Brugg le 17 février 1827.
Sauveur des pauvres à Neuhof (1770-1780).
Prédicateur populaire dans *Léonard et Gertrude* (1781).
Père des orphelins à Stans (1798-1799).
Fondateur de l'école populaire à Berthoud et à Münchenbuchsee (1800-1803).
Educateur de l'humanité à Yverdon (1805-1825).
Homme, chrétien, citoyen.
Tout pour les autres, rien pour lui.
Béni soit son nom !

Chers élèves,

Votre livre de lecture vous a fait connaître la vie de Pestalozzi. Revenons aujourd'hui sur quelques épisodes qui nous révéleront d'une part la beauté et la grandeur de son caractère et d'autre part l'importance de son œuvre.

C'est au temps de sa jeunesse déjà que se manifeste son horreur de l'injustice sociale qui régnait alors un peu partout. Les abus de pouvoir le révoltaient au plus haut point. A cette époque, où sévissait la tyrannie des baillis sur leurs sujets, il n'était pas difficile de trouver des occasions de dénoncer des actes de violence et de spoliation. Pestalozzi, aidé de quelques autres jeunes gens, obtient la destitution d'un de ces tyrans odieux et, encouragé par ce succès, il poursuit dans des articles de journaux et dans des brochures éloquentes son œuvre de redresseur de torts. Les écrits passionnés de J. J. Rousseau avaient semé jusqu'en Suisse allemande les idées de liberté et d'égalité républicaine. La *Société helvétique*, fondée en 1761 par Iselin de Bâle, un philanthrope ami de Pestalozzi, réunissait des patriotes éclairés qui étudiaient ensemble des sujets d'histoire, de pédagogie, de politique et de morale.

C'est là que le futur ami des pauvres sentit s'éveiller sa vocation d'*éducateur populaire*. Mais les souffrances et les privations de la classe pauvre, la plus nombreuse à ce moment-là, il les connaissait depuis son enfance : il en avait été souvent témoin en accompagnant son grand-père dans ses visites aux écoles, aux malades et aux nécessiteux. Son cœur aimant s'émeut de compassion pour les malheureux. Dès ce moment il éprouve un irrésistible besoin de les secourir.

A Neuhof, il veut arracher à la misère et à la mendicité quelques enfants pauvres en les recueillant chez lui, en les instruisant tout en leur apprenant à

[1] Ancien directeur de l'Ecole normale d'Argovie, puis chef du Département de l'Instruction publique de ce canton.

[2] Village argovien du district de Brugg. Le domaine de Neuhof est tout près de Birr. Les cendres de Pestalozzi reposent dans le cimetière du village et l'inscription date de 1846. Les dates entre parenthèses ne figurent pas sur le monument.

travailler de leurs mains. Son inexpérience des affaires, de mauvaises récoltes, ruinent cette première entreprise. Cependant Pestalozzi ne renonce pas à sa vocation : *il croit au relèvement des malheureux par l'éducation.*

Cette conviction est l'inspiration fondamentale du roman *Léonard et Gertrude* (Lienhard und Gertrud) écrit durant les terribles années d'inaction et d'indigence qui suivirent (1780-85). Gertrude, la pieuse et vaillante femme du maçon Léonard, est la personnification de l'amour maternel le plus pur. La prière qu'elle met dans la bouche de ses enfants, le samedi soir, est un touchant témoignage de sa foi et de l'élévation de son âme. En voici un fragment : « Père céleste ! tu es toujours bon pour tous les hommes, tu l'es aussi pour nous et tu nous donnes tout ce qui nous est nécessaire. Tout vient de toi, même notre pain ; tu le donnes à nos parents qui nous le distribuent ensuite avec joie, car ils se réjouissent du bien qu'ils peuvent nous faire et nous ordonnent de te remercier de ce qu'ils sont si bons pour nous. Ils nous disent que s'ils ne te connaissaient point et qu'ils n'eussent pas d'amour pour toi, ils nous aimeraient moins et ne nous soigneraient pas si bien. Ils nous disent aussi que c'est grâce au Sauveur des hommes qu'ils te connaissent et t'adorent. Père céleste, que les hommes qui ne connaissent pas ce divin Sauveur et qui ne suivent pas tous les bons conseils qu'il leur a donnés pendant qu'il était sur la terre ne t'aiment pas comme ils le doivent et n'élèvent pas leurs enfants dans la piété comme ceux qui croient au Sauveur du monde. »

Passons sur cette période d'activité littéraire qui vit paraître parmi d'autres écrits : « Comment Gertrude instruit ses enfants. » (*Wie Gertrud ihre Kinder lehrt.*) Nous arrivons à 1798, année sanglante pour la Suisse primitive, surtout pour le petit pays du Nidwald. C'est à Stans que Pestalozzi, père des orphelins de ce pays infortuné, accomplit l'œuvre d'amour qui établit sa réputation incontestée de véritable éducateur : « C'est de la folie de Stans, a-t-on dit, qu'est sortie l'école primaire du XIXe siècle ».

Un peintre suisse, Conrad Grob (1825-1904), a immortalisé ces tragiques souvenirs par plusieurs tableaux dont le plus touchant représente Pestalozzi au milieu des orphelins de Stans, leur répétant les paroles du Christ : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Mais si Pestalozzi est grand par le cœur, c'est par sa *méthode* surtout qu'il agit sur les esprits. Qu'est-ce que la méthode de Pestalozzi ? De nos jours elle est tellement bien entrée dans nos habitudes, elle paraît si naturelle à ceux qui s'occupent d'enseignement et d'éducation, que la décrire, c'est à peu près définir ce que sont les écoles enfantines et les écoles primaires actuelles, car c'est à Pestalozzi que nous devons tous les progrès de l'instruction populaire réalisés en Suisse et même à l'étranger depuis un siècle. Sa méthode a placé les choses, les images, les phénomènes de la nature au-dessus des mots et des phrases d'un livre. Elle nous dit : « Regardez », et non plus : « Apprenez ». Elle respecte les besoins et les goûts de l'enfant, le mettant en face des choses qu'il aime et le laissant dire ce qu'il pense. Elle lui fait voir, toucher et dessiner des objets intéressants : des plantes, des animaux, des outils. Elle le fait voyager dans le village, dans la ville et leurs environs. C'est en se promenant que l'élève

de Pestalozzi apprenait la géographie, et, en classe, il modelait avec de l'argile le relief de la contrée qu'il avait explorée. Voilà l'origine des leçons de modelage et des dessins cartographiques dans les classes. Et le calcul, la géométrie, l'algèbre même s'apprenaient avec des figures, des traits, des points, plutôt qu'avec des chiffres. Aussi quel entrain, quelle émulation chez les enfants, tant à Berthoud qu'à Yverdon !

Un de ses élèves, Louis Vulliemin, devenu vieux, raconte à ses petits-enfants ses souvenirs d'enfance et nous décrit avec beaucoup de talent et de finesse sa vie à l'institut de Pestalozzi à Yverdon. (Lire ce délicieux chapitre dans nos chrestomathies. On ne saurait mieux dire.)

Pestalozzi aurait voulu que chaque mère fût capable d'instruire son enfant durant les premières années. Il écrivit pour elles son *Livre des mères* sur lequel il fondait de grandes espérances ; mais il ne fut pas compris. Cependant c'est par ce livre que nous savons quelle était la piété, la foi religieuse de ce grand ami de l'enfance. Il propose à la mère de parler à son enfant de tout ce que Dieu a fait pour les hommes. « Elle doit lui enseigner à balbutier son nom et lui montrer l'amour divin dans le soleil qui se lève, dans le ruisseau qui bouillonne, dans les fibres de l'arbre, dans l'éclat des fleurs, dans les gouttes de rosée. Elle lui montre la toute-présence de Dieu en lui-même, dans son propre corps, dans le rayonnement de ses yeux, dans la souplesse de ses membres, dans le son de sa voix.

» Partout elle lui montre Dieu et partout où il voit Dieu, son cœur s'élève, et en voyant Dieu dans le monde, il aime le monde. Il embrasse Dieu, le monde et sa mère dans un seul et même sentiment. Il apprend, il sait, il nomme. Il veut savoir encore davantage, il veut connaître plus de noms encore, il pousse sa mère à apprendre avec lui. De nouvelles facultés se développent dans son intelligence : il dessine, il mesure, il compte. Sa mère lui montrait Dieu dans le spectacle du monde ; elle le lui montre maintenant dans son dessin, dans ses mesures, dans son calcul ; elle le lui montre dans chacune de ses facultés. Il voit Dieu maintenant dans son propre perfectionnement : la loi de la perfection est la loi de sa conduite. Le sentiment de cette grande loi : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* a commencé à germer dans son âme. »

Ce besoin de perfection est chez Pestalozzi une constante préoccupation. Il disait à ses élèves dans une de ses allocutions du matin :

« L'homme ne peut se livrer en paix au sommeil si le travail de la journée n'a point été accompli.

» Quand nous prenons au sérieux cette vérité, nous comprenons que le sacrifice et la mort de Jésus-Christ ont été l'accomplissement de son œuvre sur la terre. Sa dernière parole fut : « Tout est accompli ! » et comme il était assuré que son travail était bien terminé, il mourut en paix. Si son œuvre n'eût point été achevée, il ne serait point mort encore.

» Il a vécu pour son Père céleste et pour l'humanité, de là son repos.

» Puissions-nous suivre son exemple, persuadés que c'est le seul moyen de jouir du repos éternel ! L'homme qui ne cherche pas à remplir ses devoirs, et qui, par conséquent, ne tend pas à la perfection, n'obtiendra point le repos. »

Chers élèves,

Vous supposez peut-être que cet homme si bon, si dévoué, qui a fait tant de bien pendant toute sa vie, a été honoré de son vivant comme il le méritait. Loin de là ; s'il eut des amis fidèles, un foyer où régnaient l'union et l'affection mutuelle, s'il reçut de nombreux témoignages d'admiration, de reconnaissance et de confiance, il essuya bien des revers et des déceptions. Tout jeune encore, sa maladresse et sa gaucherie lui attirent les moqueries de ses camarades. Plus tard, on raille sa conduite généreuse, son amour des pauvres, son insouciance de l'avenir. Après la banqueroute de l'entreprise de Neuhof, il n'échappe à la misère que grâce à l'appui de quelques amis. Enfin quand il peut réaliser son désir en se faisant maître d'école, on lui confie une petite classe dans un pauvre local trop étroit. Et les parents de ceux qu'il a nourris, vêtus, élevés, instruits, ne lui témoignent souvent que de l'ingratitude.

Cependant sa réputation s'établit, son œuvre se révèle bonne, féconde, capable d'assurer le bonheur des peuples. Mais son incapacité administrative paralyse son action et entrave ses desseins. Enfin, quand la prospérité, le succès, sourient à ses projets, quand son institut d'Yverdon déborde d'élèves, que de tous côtés affluent les visiteurs de marque, que l'on parle de fonder une école normale nationale et peut-être internationale (1809-1810), des germes de décadence apparaissent qui menacent les bases de tout l'édifice ; ses collaborateurs les plus capables (Schmid et Niederer), en opposition sourde, accaparent tour à tour la confiance de leur maître, et finissent par empoisonner les dernières années du digne vieillard ; à cette époque tourmentée il perd la compagne de sa vie (décembre 1815), « celle qui, pendant si longtemps avait été son appui, son conseil, son bon ange. » (R. de Guimps).

La décadence de l'institut d'Yverdon, précipitée par des embarras d'argent, commença bientôt après. Elle dura plusieurs années qui furent amères pour le fondateur. A bout de forces, il quitta Yverdon en mars 1825 et se rendit à Neuhof pour y finir ses jours.

Cent ans après.

Et maintenant, que devons-nous penser de l'œuvre accomplie par ce grand ami de l'humanité ? S'il reparaissait parmi nous, en retrouverait-il des traces ? Avait-il tort de prédire pour l'Europe des temps de malheur comme ceux qu'il annonçait dans un de ses derniers écrits ?

« Un jour, prédisait-il, lorsque les temps seront passés, lorsqu'après un demi-siècle une nouvelle génération nous aura remplacés, lorsque l'Europe sera tellement menacée par la répétition des mêmes fautes, par la misère croissante du peuple et par ses dures conséquences, que tous les appuis sociaux en seront ébranlés, alors, oh ! alors peut-être, on accueillera les leçons de mes expériences, et les plus éclairés en viendront enfin à comprendre que c'est seulement en ennoblissant les hommes qu'on peut mettre des limites à la misère et aux fermentations des peuples, ainsi qu'aux abus du despotisme, de la part soit des princes, soit des multitudes. »

Après les terribles guerres qui ensanglantèrent l'Europe, celle de 1870-71, celle des Balkans (1912-13) et celle qu'on appelle avec raison la Grande Guerre

(1914-18), oserait-on dire que Pestalozzi n'avait pas vu juste, et que les leçons de ses expériences et de ses méditations ne soient pas utiles à recueillir ?

Combien de nations se débattent à l'heure actuelle, en proie au despotisme d'en bas ou à celui d'en haut !

Cependant si la réforme sociale n'est pas achevée, celle de l'éducation s'opère activement. Si Pestalozzi reparaissait, il verrait avec joie ses vœux les plus chers réalisés. Avec quelle satisfaction il visiterait nos *écoles enfantines*, celles surtout où la personnalité de l'enfant s'exprime librement par le jeu et par le travail. Combien il jouirait de voir le jeune *écolier heureux* en classe et s'instruisant presque seul au contact des choses de la nature ou avec l'aide d'un matériel conforme à ses goûts et à ses besoins. Il admirerait les *bâtiments scolaires* de son pays, spacieux, confortables, hospitaliers. Les *orphelinats*, les *asiles*, les *hôpitaux* recevraient toute son approbation. Qu'il serait heureux d'apprendre que l'instruction est absolument gratuite, accessible à tous, que les livres et les fournitures scolaires sont délivrés à la jeunesse du pays sans bourse délier ; que les soins médicaux sont assurés aux enfants malades, sans considération de fortune ou de rang social !

A cette vue, ne serait-il pas persuadé que son œuvre, qu'il croyait compromise, même ruinée par ses adversaires, a produit au contraire des fruits abondamment bénis ? Sans doute son âme inquiète et ardente trouverait encore à se dépenser : elle irait à ceux qui demeurent sans force morale, sans secours spirituel, sans foi religieuse. Il redirait, à chacun de vous, lui qu'on accusait injustement de n'être pas assez soucieux des « devoirs de la piété », ce qu'il écrivait le jour de son 76e anniversaire, à un enfant auquel il faisait présent d'un exemplaire de *Léonard et Gertrude* :

« Apprends à te connaître toi-même. Recherche et remarque ce que Dieu a fait de grand en toi ! recherche ce qu'il a mis en toi de bon, de saint et d'élevé... Prie Dieu pour qu'aucun de ses dons précieux ne se perde en toi par ta faute. N'enterre aucun de tes talents comme le serviteur inutile de l'Evangile ! Efforce-toi de devenir parfait comme ton Père céleste est parfait ! » U. Briod.

NOTRE PAIN QUOTIDIEN [1]

II

Chez le boulanger.

I. *La farine.*

On peut consacrer une leçon complète à la farine. Qualités physiques : odeur, finesse, poids spécifique (faire peser un litre de farine), teinte (variable selon la qualité).

Séparer le *gluten* de l'*amidon* en pétrissant un peu de farine sous un filet d'eau dans un morceau de mousseline ; conserver l'eau au fond de laquelle on recueillera l'amidon.

Le *gluten*, matière azotée, se carbonise en dégageant une odeur de corne brûlée. Analogie de constitution avec la viande, l'albumine de l'œuf, la caséine du lait. C'est le gluten qui donne à la pâte sa consistance.

[1] Voir *Educateur* du 25 décembre 1926.

L'*amidon*, matière non azotée (hydrate de carbone), bleuit par l'iode ; se transforme en *empois* par l'action de l'eau chaude (usages : colle d'amidon), en *dextrine* par le chauffage à sec (colle de dextrine, croûte du pain), et en *glucose* (sucre) sous diverses influences (ptyaline de la salive ; acide sulfurique étendu). L'amidon brûle presque sans odeur (aliment calorifique, analogue au sucre).

La farine contient en outre des *cendres* (matières minérales).

Remarquez que les seules farines réellement panifiables sont celles de *froment* et d'*épautre* (blé vêtu) ; celles de seigle et d'orge ne fermentent pas régulièrement sous l'action de la levure (voir ci-dessous) et ne donnent qu'un pain lourd et peu digeste.

II. *La levure.*

Se procurer un fragment de levure de froment chez le boulanger. La pétrir avec un peu de farine et si possible de glucose ou de sucre de malt. Conserver le pâton à une température d'environ 30° (par exemple dans l'eau tiède). On a un *levain* qui atteint en 15-20 minutes son volume maximum.

Expliquer l'action de la levure, bactérie qui transforme l'amidon en sucre et dédouble celui-ci en *gaz carbonique* et *alcool.*

Si l'on dispose d'un microscope (grossissement au moins 300 diamètres), montrer les grains d'amidon (naturels et colorés par l'iode) ; comparer éventuellement avec d'autres fécules (riz, pomme de terre) ; recherche des fraudes ; la levure seule, puis son action dans le levain (colorer l'amidon avec une solution très faible d'iode qui laisse la levure apparemment intacte).

III. *L'installation du boulanger.*

Visiter une boulangerie. Remarquer entre autres : *a*) le *magasin à farine* (local sain, à l'abri des rongeurs) ; *b*) dans le *laboratoire*, les pétrins à bras et mécaniques, le four (si possible croquis), le matériel : pelles, panetons, etc. ; si possible les produits en cours de fabrication ; *c*) le local de vente (ordre, propreté, disposition pratique).

Dans la leçon on pourra compléter par quelques indications.

L'emploi du pétrin mécanique s'est généralisé lorsque le perfectionnement des moteurs de faible puissance a permis d'obtenir, relativement à bas prix, la force motrice nécessaire. Il existe des pétrins de types très divers.

Les fours appartiennent à deux types principaux. Les fours d'ancien modèle, sont dits à *chauffage direct.* Ils sont le plus souvent remplacés, dans les installations modernes, par des fours à *chauffage indirect*, dans lesquels le foyer est en-dehors du four proprement dit. (Avantages : pas de perte de temps entre deux fournées, meilleure utilisation de la chaleur, possibilité d'employer des combustibles minéraux, propreté.) L'air chaud provenant du foyer circule tout autour du four ou à l'intérieur de celui-ci dans des tuyaux. (Il est facile d'imaginer un schéma pour rendre l'explication plus claire et plus brève.)

Dans tous les cas, pendant la cuisson, le four peut se fermer complètement, de façon que les pains cuisent dans une atmosphère saturée de vapeur d'eau.

IV. *Les opérations de boulangerie.*

Remarquer d'abord que toutes les opérations se font à la température élevée

du laboratoire (25-30°), qui doit être aussi constante que possible pour assurer la bonne marche du travail des levures.

a) Préparation du *levain*. Rappeler l'expérience faite en classe. Le boulanger utilise soit un levain de pâte, soit une levain de levure, soit encore un mélange. Le premier se fabrique avec une quantité de farine représentant environ le tiers de la fournée : on l'ensemence avec un peu de pâte de la veille (levain-chef) : il n'est utilisable qu'après plusieurs heures. Le levain de levure se fabrique comme nous l'avons fait dans l'expérience, on l'utilise après 15 à 20 minutes. De la qualité du levain dépend dans une large mesure celle du pain.

b) Le *pétrissage*. Le travail de pétrissage a pour but de mélanger intimement l'eau, la farine, le sel et le levain et, en outre, d'incorporer à la pâte autant d'air que possible. (Raison des opérations en apparence compliquées du travail à la main, qu'on pratique de moins en moins. Le pétrin mécanique atteint au même résultat par des moyens parfois très simples.)

c) *Le levage et le façonnage*. La pâte, après un premier repos, est divisée, pesée, façonnée, mise en moules pour les pains longs, puis laissée à nouveau en repos (au total 2-3 heures). Pendant ce temps, le levain agit.

d) *La cuisson*. Rappeler que le pain doit se cuire dans l'air humide et le *four très chaud*, ce qui explique la rapidité avec laquelle on procède à l'enfournage. Assister, si possible, au défournage. Remarquer les caractères du pain *frais*, sa transformation en pain rassis [1]. La croûte du pain se produit par la transformation de l'amidon en *dextrine*.

V. Compléments et applications.

Leçons de morale pratique : La peine que coûte notre pain quotidien, le respect dû à tous les travailleurs qui nous le fournissent.

Hygiène : Le pain dans l'alimentation.

Français : Morceaux de lecture de nos divers manuels se rapportant au sujet.

Recherche des expressions, locutions et proverbes qui renferment l'idée de *pain*.

Sujets de composition : L'histoire d'un morceau de pain. — Une visite à la boulangerie. — Tu gagneras ton pain à la sueur de ton visage.

Calcul : Prix de revient d'un kilog de pain (*Manuel d'arithmétique des classes vaudoises*, p. 272). Données à modifier suivant les circonstances. Le prix actuel de la farine est d'environ 50 fr. les 100 kg.

VI. Le métier du boulanger.

C'est encore un métier pénible, exigeant des efforts fréquents (manipulation des sacs, du bois, éventuellement pétrissage). Conditions de travail souvent défavorables : température élevée du laboratoire (risque de refroidissements dans les allées et venues) ; travail de nuit (surtout en ville) où la clientèle exige le pain frais dès le matin).

Le boulanger doit être fort, robuste, de constitution saine, surtout en ce qui concerne les voies respiratoires. Comme le meunier, il travaille constamment

[1] Ne correspond pas seulement à une perte d'humidité, mais à une modification plus profonde de la mie du pain qui la rend plus digeste.

debout (ni varices, ni hernies). Comme lui, il utilise sans cesse l'odorat, le toucher et en outre le goût.

Il doit être observateur et noter avec soin les tours de main du métier (très important, surtout dans la fabrication de la petite marchandise : petits pains, etc.) Il doit être surtout d'une *propreté* minutieuse.

Le métier de boulanger est l'un de ceux dans lesquels on peut s'efforcer de se faire une situation indépendante. (Mise de fonds très variable, suivant les circonstances.) Il faut pour cela joindre aux qualités professionnelles, celles qui font le bon commerçant : activité, prévoyance, ponctualité, etc. Connaissances indispensables : comptabilité professionnelle, calcul des prix.

La situation des employés est, par contre, souvent précaire. Beaucoup de jeunes gens se laissent tenter par les conditions favorables de l'apprentissage (deux ans ; logé et nourri, en général sans redevance au patron) ; ils ne trouvent ensuite que difficilement un emploi rémunérateur. Ce n'est guère que ceux qui occupent un poste de confiance dans un établissement important qui acquièrent une situation vraiment stable et intéressante.

Pour augmenter les chances, il est à conseiller de combiner l'apprentissage de boulanger avec celui de pâtissier, ou même, éventuellement, de confiseur.

P. Rousseil.

Bibliographie : Amann L. : « Meunerie et boulangerie. » (Encyclopédie agricole).

Programme officiel d'apprentissage pour boulangers.

Rapport sur le Commerce et l'Industrie suisses.

Documents statistiques divers.

Fontègne et Roux : « Avant d'entrer en apprentissage. »

A PROPOS DU CENTENAIRE DE PESTALOZZI

M. Th. Moeckli, inspecteur scolaire, à Neuveville, a présenté au récent Congrès de Porrentruy la motion suivante :

Le Congrès de la Société pédagogique jurassienne, dans son assemblée générale du 23 octobre 1926, à Porrentruy, considérant :

a) que le Jura bernois ne possède pas encore d'établissement pour enfants arriérés ;

b) que dans son assemblée du 25 septembre 1909, le Congrès de la Société pédagogique jurassienne a déclaré que la création d'un asile jurassien pour enfants arriérés répond à un besoin urgent ;

c) qu'un comité d'action travaille depuis 16 ans à la réalisation de cette œuvre ;

d) que la Société pédagogique jurassienne fait partie de l'association créée par les 37 communes jurassiennes qui ont, jusqu'à ce jour, adhéré aux statuts de l'asile ;

e) que la Direction de l'Instruction publique recommande tout particulièrement l'assistance aux anormaux à l'occasion de la fête commémorative de Pestalozzi, en février 1927, au moyen d'une collecte à faire dans le canton ; collecte, qualifiée par l'autorité supérieure de très désirable ;

décide :

1° Une collecte sera faite en février 1927 dans toutes les communes du canton de Berne en faveur de l'asile jurassien pour enfants arriérés, à établir sur le modèle des établissements déjà existants dans l'Ancien canton.

2° Le Comité de la Société pédagogique jurassienne est chargé de s'entendre avec le Comité cantonal constitué pour les fêtes de Pestalozzi et éventuellement avec le Comité cantonal Pro Juventute pour l'organisation de la collecte.

Cette motion a été admise à l'unanimité, avec une adjonction de M. Marcel Marchand, président de la S. P. R., demandant qu'une partie de la somme recueillie soit réservée à l'œuvre de Neuhof.

LA PETITE ECOLE

AMOUR ET FLEURS DE PAPIER

Nénette a grimpé sur mes genoux et joue avec mon collier.

Irma la dévore de son regard.

Je dis :

— Nénette, ramasse les petits papiers bleus et roses que vous avez laissés s'envoler et porte-les dans le seau noir, veux-tu ?

Nénette a bondi...

— Et toi, Irma, viens vers moi.

Irma s'avance à pas comptés. Je la mets sur mes genoux et je lui parle. Elle se tient raide, presque distante, mais ses yeux ont des lueurs gravement heureuses.

Puis son regard s'inquiète : Nénette qui a terminé en dansant et en chantant sa petite tâche revient vers nous, si gracieuse...

Irma se raidit...

Joie, inquiétude : tout l'amour en miniature dans ce tout petit cœur !

Et ce matin, son regard est venu à moi, tendu en offrande et sa main minuscule m'apportait un brin de buis et un morceau informe de papier vert... quelque débris d'affiche trouvé en chemin.

J'ai pris silencieusement le buis et le papier et de ce dernier j'ai fait trois roses que j'ai attachées au buis...

C'était comme l'accessoire sentimental et défraîchi d'un ancien cotillon.

La petite classe a crié :

— Que c'est joli !

J'en étais bien confuse, je n'avais pas songé à elle...

Mais Irma !

Au matin radieux de son réveil, la Belle au Bois dormant n'eut pas un semblable regard pour son Prince ! JEANNE DE BELLERIVE.

Avis. — Notre prochain numéro, consacré à Pestalozzi, contiendra deux portraits hors texte inédits, dont l'un en couleurs. Ce dernier sera la cause d'un retard probable de quelques jours ; nous nous en excusons d'avance. *(Réd.)*

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

VIENT DE PARAITRE :

COURS DE LANGUE ALLEMANDE

Deuxième partie

par E. BRIOD et J. STADLER.

1 vol. in-16 illustré, cartonné . . . . . 3 fr. 50.

Troisième édition.

La quatrième édition du *Cours élémentaire de langue allemande,* de E. Briod, a paru en 1925. Voici maintenant la troisième édition du volume qui lui fait suite, soit le *Cours de langue allemande, IIe partie,* de E. Briod et J. Stadler. Pour tenir compte de l'expérience, ainsi que de divers vœux exprimés, les auteurs ont ajouté à cette nouvelle édition quelques développements portant sur les sujets grammaticaux les plus complexes : gradation de l'adjectif, emploi des prépositions et des pronoms, exercice des diverses formes de propositions subordonnées ; quelques leçons des éditions précédentes qui partaient d'exemples isolés, ont été munies d'un texte complet comme base.

La première partie des *Lectures allemandes* des mêmes auteurs, parue en 1926, permet de faire diversion aux textes du cours par des lectures de même degré de difficulté, mais sans but grammatical exclusif ; le résultat harmonieux de l'enseignement est ainsi assuré au même titre que l'exercice systématique du langage.

Les auteurs rappellent en quelques lignes, en tête de l'ouvrage, les principes méthodiques qui les ont guidés. Pour tirer du *Cours de langue allemande* le parti voulu, une véritable compréhension et une observation effective de ces principes, dans les leçons verbales, sont indispensables. Cette condition remplie, le succès de l'étude est assuré.

PROFESSEURS!
INSTITUTEURS!

vos belles fonctions **d'ÉDUCATEURS DE LA JEUNESSE** vous font un devoir de lui faire connaître aussi **l'HISTOIRE ET L'ACTION** des

SOCIÉTÉS COOPÉRATIVES DE CONSOMMATION

INSTITUTEURS, INSTITUTRICES

recommandez les maisons ci-dessous et faites-y vos achats.

BONNETERIE — MERCERIE

LAINES SOIES COTONS

OUVRAGES A BRODER ET TOUTES FOURNITURES, etc., etc.

WEITH & Cie

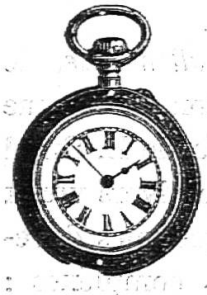
27. RUE DE BOURG LAUSANNE FONDÉE EN 1859

N'OUBLIEZ PAS QUE LA

TEINTURERIE LYONNAISE

LAUSANNE (CHAMBLANDES)

vous nettoie et teint, aux meilleures conditions, tous les vêtements défraîchis.



HORLOGERIE de PRÉCISION

Bijouterie fine Montres en tous genres et Longines, etc. **Orfèvrerie**
Réparations soignées. Prix modérés. **argent et argenté.**
Belle exposition de régulateurs.
Alliances en tous genres, gravure gratuite.

E. MEYLAN - REGAMEY

11, RUE NEUVE, 11 LAUSANNE TÉLÉPHONE 38.09

10 % d'escompte aux membres du Corps enseignant.
o o Tous les prix marqués en chiffres connus. o o

POUR TOUT

ce qui concerne la publicité dans l'Educateur et le Bulletin Corporatif, s'adresser à la Soc. anon.

PUBLICITAS

RUE PICHARD 3 LAUSANNE

Imprimeries Réunies S. A., Lausanne. — Librairie Payot & Cie, éditeurs responsables.

LXIIIme ANNÉE — No 3. Lausanne, 5 février 1927.

L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

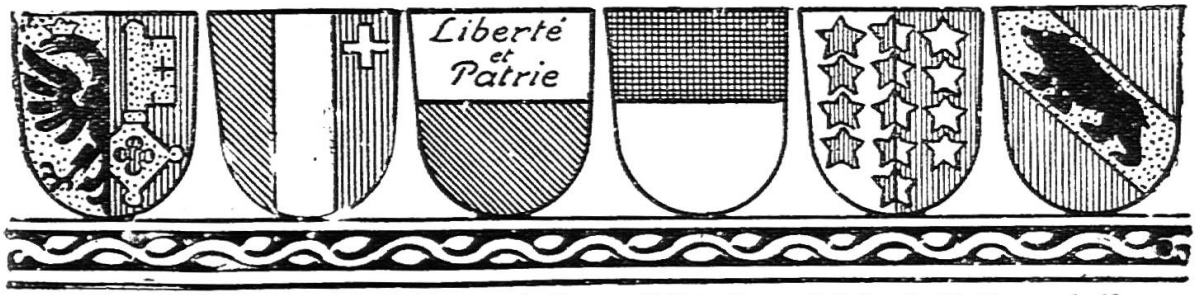
PIERRE BOVET
Florissant, 47
GENÈVE

ALBERT CHESSEX
Chemin Vinet, 3
LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne.
J. MERTENAT, Delémont
H.-L. GÉDET, Neuchâtel
R. DOTTRENS, Genève.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger fr. 15.
Gérance de l'*Educateur* : LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

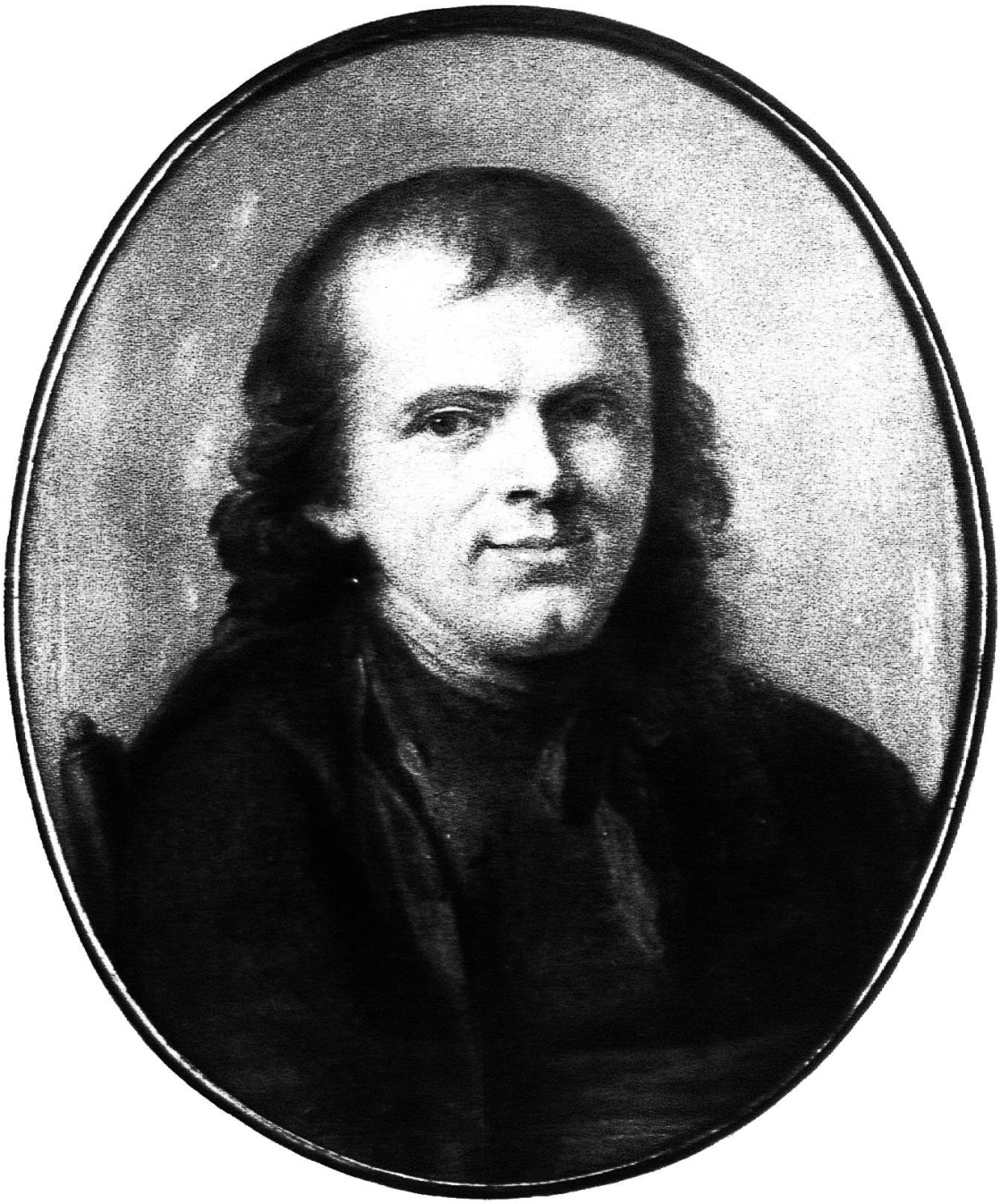
FORMITROL

L'appréciation d'un instituteur :

« Vous m'avez adressé un tube de pastilles de Formitrol que j'ai pu utiliser immédiatement. Précisément à cette époque régnait dans la contrée une épidémie de rougeole qui nécessita la fermeture de trois écoles voisines. J'exigeai sur-le-champ des parents l'usage des pastilles de Formitrol, si bien qu'aucun cas de maladie ne s'est déclaré dans notre école et pourtant les enfants n'avaient pas interrompu leurs leçons.

» A quelque temps de là, je constatai un cas de variole. Après quelques jours, un deuxième élève tombe malade, suivi un peu plus tard de ses deux frère et sœur, que j'ai pu préserver de la maladie, ainsi que tous les autres élèves, grâce au Formitrol. »

De nous tous, l'instituteur est certainement le plus exposé aux maladies contagieuses. Les refroidissements le guettent sans cesse. C'est pourquoi un remède contre les affections catarrhales est pour lui le bienvenu. Ce remède, il le trouvera dans les pastilles de Formitrol, qui contiennent, comme substance active, 0,01 gr. de formaldéhyde par pastille et qui constitue un excellent désinfectant interne.

Echantillon et littérature à disposition des intéressés.

Dr A. WANDER S. A., BERNE